

Biographie de George-Joseph Bekker

Published in : *Liber memorialis : l'Université de Liège depuis sa fondation, 2^{ème} partie, p.70-77*

Bekker (GEORGE-JOSEPH) naquit à Waldurn (Grand-Duché de Bade) le 22 septembre 1792, et mourut à Liège le 27 avril 1837. Frappés de ses heureuses dispositions, ses parents rassemblèrent leurs modiques ressources pour l'envoyer aux meilleures écoles, et, comme il y fit de rapides progrès, s'imposèrent des privations afin de le placer à l'Université de Heidelberg. Là, le jeune Bekker apprit à se passionner pour l'antiquité classique : il suivit avec avidité les leçons des maîtres les plus célèbres ; mais, voué lui-même à l'enseignement, il s'adonna spécialement à la philologie et se pénétra des méthodes de Jahn et de Creuzer. « Il s'était fait en quelque sorte citoyen d'Athènes et de Rome. » dit le baron de Reiffenberg, dont nous résumons la notice ; « malgré la générosité de son âme, il prit peu de part aux projets de ses camarades, qui voulaient, en chantant les hymnes de Körner et d'Arnim, reconstruire l'antique Germanie. Il ne connaissait bien, à vrai dire, que la Germanie de Tacite. » Le baron de Geer, qui fut chargé en 1817, par le gouvernement des Pays-Bas, de recruter des professeurs pour les Universités que l'on proposait de fonder en Belgique, avait étudié et voyagé en Allemagne. La manière d'enseigner de ce pays était, selon lui, préférable à toutes les autres. Il se rendit dans le Grand-Duché de Bade et en ramena entr'autres Bekker, qui fut nommé d'emblée professeur de littérature ancienne à l'Université de Louvain¹.

Bekker avait le don des langues ; il s'exprimait en latin avec une merveilleuse facilité ; il n'était pas moins habile comme helléniste², et dans l'interprétation des textes les plus obscurs, c'était un véritable Oedipe. Il était surtout l'ennemi des à *peu près* ; il habitua ses élèves à n'être contents d'eux-mêmes qu'après avoir pénétré jusque dans les moindres détails d'une question. Les Ruhnkenius, les Hemsterhuis et les Wyttenbach étaient ses modèles : école savante, un peu trop trop formaliste peut-être, mais très-capable de discipliner les esprits et de former le goût, amoureuse qu'elle était de la pureté et de la correction du style. Bekker avait trop de sérénité dans l'âme et des habitudes intellectuelles d'un ordre trop élevé pour tomber dans le pédantisme ; mais il savait étaler à l'occasion une gravité magistrale, ce qui ne contribua pas médiocrement à le faire réussir en Hollande, pays où le sérieux est déjà du mérite.

¹ Nous croyons devoir reproduire ici, dans l'intérêt de la justice, les remarques très-sensées auxquelles se livre le biographe de Bekker, à propos de la sensation fâcheuse que produisit d'abord, dans notre pays, l'apparition de tous ces étrangers, dont la réputation n'était pas encore faite, et qui ignoraient nos usages et notre langue. « Quelques-uns, il faut en convenir, justifiaient jusqu'à un certain point ces préventions. Mais le plus grand nombre obtinrent rapidement des titres à notre reconnaissance. Eclairés par l'expérience, nous sentons aujourd'hui qu'il n'est pas si aisé de remplacer ces hommes utiles qu'on l'avait cru d'abord, et que les Bekker, les Birnbaum, les Dumbeek laisseront encore longtemps un vide difficile à remplir. » (N'oublions pas que ceci a été décrit en 1838). « A leur arrivée en Belgique, une réforme dans l'enseignement était urgente. Les lycées avaient été surtout destinés à former des artilleurs et des soldats. La philosophie et la littérature y étaient aussi nulles que dans les Académies, succursales de la grande et despotique Université de France, organisée militairement, comme le reste de l'Empire, avec ses généraux, ses officiers, ses fantassins et ses goujats. — Ces Allemands que les journaux avaient pris pour leur point de mire, en nous accoutumant aux études graves, profondes, nous apportèrent les trésors que la science avait accumulés dans leur patrie. Leur plus bel éloge est dans leurs élèves. Que les hommes les plus distingués de l'époque actuelle se lèvent et qu'ils disent s'ils ne doivent pas à leurs maîtres la meilleure part de leur succès. » (*Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, 1838, p. 69 et 70).

² Je me souviens, dit M. de Reiffenberg, que le ministre Falck (qui faisait grand cas de Bekker), assistant, à Louvain, à un dîner rectoral, M. Van Hulthem, l'un des orateurs de l'Université, prit la parole, se fit apporter une bouteille de vin national, celui-là même que M. Andoor montra au salon de l'industrie à Gand, en offrit majestueusement quelques précieuses gouttes à toute l'assemblée, et invita Bekker à en faire l'éloge en grec. L'invitation fut acceptée aussitôt : le docte professeur porta, en l'honneur de ce que M. Falck appelait *le poison de Wesemaal*, un toast dans la langue qu'on parlait au banquet de Platon et à celui d'Athènes. »

Patient et persévérant, il avait tenu, dès son arrivée dans les Pays-Bas, à se faire pardonner sa qualité d'étranger. « Un an ne s'était pas écoulé qu'il parlait le français et le flamand ; et bientôt, non seulement il sut les langues en grammairien, mais il en posséda tous les dialectes et les idiotismes populaires, incompris souvent par les indigènes. »

Député à Leyde, à l'époque du jubilé de l'Université de cette ville, il s'exprima en hollandais en termes si choisis et en même temps si naturels, qu'on le prit pour un Batave pur sang. L'austérité de sa méthode d'enseignement ne l'empêchait pas de se déridier à l'occasion. Ce fut par l'arme de la plaisanterie, maniée d'ailleurs avec réserve et discrétion, qu'il combattit les idées de Jacotot qui faisait alors *flores* à Louvain. Tandis que Dumbeek tonnait dans sa chaire contre l'*enseignement universel*, Bekker se contentait de copier l'*émancipateur* en comédien consommé³. Ces sorties innocentes ne l'empêchaient pas d'être habituellement d'une timidité extrême, défaut qu'il devait sans doute à l'isolement où il avait passé son enfance, au sein d'une famille obscure, enfoui pour ainsi dire au fond d'un village perdu. A Louvain même, il vivait plutôt en écolier qu'en professeur, dans une petite chambre, au milieu de ses livres. Les services qu'il rendait en cachette à des élèves indigents, les frais de ses voyages en France, en Allemagne, en Italie, pour visiter les savants et les collections, en un mot pour se distraire en s'instruisant ; ses achats d'ouvrages nouveaux, enfin, constituaient ses seules dépenses somptuaires. Il contracta dans son pays natal un mariage des plus modestes ; il concentra sur son fils unique tous ses soins et toute sa tendresse, et le perdit malheureusement en 1834, après dix ans d'espérances. Cet événement, dit le baron de Reiffenberg, étroitement lié à cette époque avec Bekker, le frappa dans les sources de sa vie.

En 1830, il avait songé à résilier ses fonctions ; il ne les conserva que sur les instances de l'ami que nous venons de citer. Quand l'Université de Louvain fut supprimée, l'un et l'autre vinrent à Liège. Bekker fut nommé recteur pour l'année académique 1835-1836 ; « et par sa douceur, par son caractère de conciliation, il sut aplanir les difficultés qui naissaient d'un ordre de choses que tout le monde n'avait pas désiré et qui froissait bien des intérêts. » Bekker était foncièrement bon ; mais son indulgence était clairvoyante et sa bienveillance active. Il se faisait remarquer par une rare politesse et par un sentiment délicat des convenances. Dans l'intimité, lorsqu'il n'était pas consterné par les regards de la foule, la vivacité de son esprit se révélait, et sa conversation étincelait de verve et d'aimable malice. Il n'était pas beau : si le portrait qu'on a publié de lui⁴ est fidèle, il avait quelques traits de la race tartare. Mais l'expression de finesse et d'intelligence répandue sur ses traits, surtout celle de la bonté rendait singulièrement avenante cette figure anguleuse.

« Des palpitations de coeur chaque jour plus violentes et un affaiblissement rapide de la vue furent les signes précurseurs de sa fin. Fohmann (v. ce nom), qui devait bientôt le suivre dans la tombe, venait le consoler et réveiller son aimable causticité. Des chagrins domestiques plus vifs lui causèrent une secousse fatale. » Le baron de Reiffenberg fut présent à ses derniers moments et reçut de lui les plus touchants témoignages d'affection. Le moribond se parlait tout haut à lui-même ; tout d'un coup il entonna, d'une voix creuse, le chant d'adieu des étudiants allemands quand ils quittent l'Université. « Ce monde, en effet, n'avait été pour lui que sa classe ; une heure plus tard, il l'avait quitté pour un monde meilleur. » Ceux qui l'avaient mal jugé lui rendirent justice quand il ne fut plus à côté d'eux. Sa mémoire resta particulièrement chère à ses élèves. Et Henaux, entr'autres, se fit l'éloquent interprète de leurs regrets dans un morceau de poésie qui fut très-remarqué.

Bekker écrivait lentement et visait à une perfection minutieuse ; en outre, ses études s'adressaient surtout à ses disciples ; ainsi s'explique le peu d'étendue de la liste de ses ouvrages. En revanche, les soins infinis qu'il consacrait à revoir les travaux des jeunes gens qui lui étaient confiés permettent de compter parmi ses titres à l'estime les dissertations très-remarquables de plusieurs d'entre eux, dissertations recherchées par les savants, même de premier ordre. Telles sont celles de MM. *Baguet*, sur Chryssippe et sur Dion Chrysostome ; *Van der Ton*, sur le traité de *Senectute* ; *Kaieman*, sur les Ephètes ; *Bernard*, sur les Archontes ; *Roulez*, sur Carnéade ; *Schmitz* d'Aix-la-Chapelle, sur le *Panathemique* d'Isocrate ; *Thiry* d'Ath, sur Diogène de Babylone, et *Deswert* de Louvain, sur Héraclide de Pont.

³ Bekker était un mime parfait ; c'était au coin du feu qu'il fallait le voir. Quelques heures avant d'expirer, il s'amusa encore à contrefaire le ton d'importance de l'artiste qui lui appliquait des sangsues.

⁴ Dans l'iconographie des Universités, lithographiée par Lemonnier.

Voici l'énumération de ses propres travaux (d'après le baron de Reiffenberg) :

1° *Specimen variarum lectionum et observatum in Philostrati vitas Apollonii librum primum, edidit et scholiastam graecum Mscr. ad septem libros priores adjecit G.-J. Bekker, Walldura-Badensis, philos. D^r, seminarii philologici Heidelbergae nuper sodalis ; accedunt Friderici Creuzeri annotationes.* Heidelberg, A. Oswald, 1818, in-8°.

Bekker projetait une édition complète de Philostrats. Ses notes et ses collations ont été remises après sa mort à M. C. L. Kayser, de Heidelberg, qui en a tiré parti dans son volume des *Vies des Sophistes* (Φιλστούτου Φιλοφρίτου βίοι σοφιστών), publié en 1838 à Heidelberg, chez Mohr, in-8°.

2° *Oratio de lectione auctorum graecorum eloquentim politicae et forensis duce et magistra*, Lovanii, 1823, in-4°.

Discours rectoral, inséré dans les *Annales de l'Université de Louvain*.

3° *Rudimenta' linguae hebraicae ad usum alumnorum Collegii philosophici*. Lovanii, 1826, in-8°.

Cette grammaire est suivie de *Loci à veteri Testamento selecti*, avec un *Index vocabulorum*.

4° *Isocratis oratio admonitoria ad Demonicum*. Accessit index verborum graeco-latinum. Lovan. 1827, in-8°.

5° *Odysea Homericæ*, notis et indi-cibus illustrata. Lovanii 1829, in-8°.

Ouvrage classique, parfaitement approprié aux besoins de l'enseignement, et connu sous le nom de *petite Odyssée*. " Quand il vit le jour, un homme qui se croyait l'égal de Bekker parce qu'il était son collègue, et qui rédigeait un mauvais journal en mauvais hollandais, osa imprimer que le petit Bekker, au moyen de la petite Odyssée, avait gagné GRANDE somme de deniers.

Un autre journaliste lui reprocha de sucer le plus pur de la substance de la jeunesse belge » (de Reiffenberg).

6° Traduction allemande des *Vitae Sophistarum* et des *Epistolae* de Philostrate, pour la collection des prosateurs grecs publiée par Tafel, Osiander et Schwal.

7° *Bernardi Bauhusii Proteus Parthenius, cum disputationibus Erycii Puteani, ex edit. Antv. a. 1617. Accedunt Jacobi Facciolati vita et acta Beatae Mariae Virginis, ex edit. Patav. a. 1764, et Oratio dominica 24 modis concinnata* Lovanii 1833, in-32.

Bekker n'a été que l'éditeur de ce petit volume.

8° Dans les *Heidelberger Jahrbücher*, cinq articles de critique littéraire : sur la vie de Daniel Wyttenbach par L. Mahne (1824, n° 68 et 69) ; sur les opuscules de *Ruhnkenius* (*Id.* n° 67 et 68) ; sur la *Prosopographia Platonica* de Groen van Prinsterer (1825, n° 63, 64 et 65) ; sur les *Anecdota Hemsterhusiana* (1826, n° 26) ; enfin sur les *Initia philosophiae platonicae* de Van Heusde (1830, 2e partie, n° 983-1004).

9° Dans les *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles* :

a. Observations sur une prétendue médaille juive en l'honneur de Louis le Débonnaire, décrite par M. Carmoly (t. II, 1835, p. 43).

M. Chalon a réfuté l'opinion de M. Carmoly dans la *Revue de la Numismatique française* (de MM. Cartier et de la Saussaye).

b. Examen d'un mémoire de M. Rou-lez, intitulé : *Sur le Mythe de Dédale considéré par rapport à l'origine de l'art grec* (*Ibid.*, p. 208).

c. Sur une notice relative à la *Guerre phocéenne*, attribuée aux historiens Céphiosodote, Ephore et Anaximène de Lampsaque, et conservée par le conservateur de l'Ethique d'Aristote (*Ibid.* p. 310).

d. Rapport sur l'ouvrage de M. Ph. Bernard intitulé : *Commentatio in Lysiae orationem funebrem* (t. III, 1836, p. 125).

10° De nombreuses notes (restées manuscrites) sur Térence, Cicéron, Hérodote, Homère, Xénoophon, Platon, Démosthène, sur l'histoire de la philologie et sur l'histoire littéraire des Grecs et des Romains.

Bekker était membre de l'Institut des Pays-Bas et correspondant de l'Académie royale de Bruxelles (7 mai 1834). — Il possédait une bibliothèque très remarquable (vendue en 1838), dont le catalogue, rédigé avec un grand soin par le professeur Tandel (v. ce nom), ami du défunt, a été publié en 1837 à Liège, chez Dessain, en un vol. in-8° de 134 pages, intitulé : *Bibliotheca Bekkerina*.